

A Arles, les stages du festival Les Suds font vivre les chants du monde entier

Réservé aux abonnés

Eric Delhayé

Publié le 12/07/2019. Mis à jour le 12/07/2019 à 17h41.



Improvisation, flamenco, shōmyō japonais, polyphonies occitanes... Autour de professeurs de premier plan, des chanteurs de tous niveaux creusent leur pratique pendant une semaine, jusqu'au 14 juillet. Quelle que soit la forme de chant choisie, l'intensité est souvent plus importante que la technique.

A quelques heures du concert d'[Ibrahim Maalouf](#), qui ouvre les soirées du théâtre antique, au festival Les Suds, à Arles (du 8 au 14 juillet), la musique est déjà partout. Du oud, du cajón, du gamelan de Java ou une fanfare klezmer s'échappent de plusieurs écoles, théâtre, salle des fêtes, gymnase... Derrière les portes, des dizaines d'apprenants pratiquent également la danse soufie, la cuisine provençale, les percussions corporelles ou la calligraphie coréenne. Chacun participe à [l'un des trente-huit stages et master classes](#) qui font la singularité de cette semaine arlésienne consacrée aux musiques du monde.

Huit d'entre eux explorent la voix, un instrument qui motive une quinzaine de participants par thématique, généralement âgés de 30 à 50 ans et très majoritairement des femmes.

« *Connexion, connexion* », entend-on à la porte de la session « Circle Song et improvisation vocale », animé par David Eskenazy, qui tente de souder les harmonies entre trois stagiaires pour qu'une quatrième – soliste – puisse « *entrer dans le son* ». « *Il y a un potentiel de vie et de beauté dans le fait de travailler cette matière sonore ensemble* », fait-il remarquer à son auditoire qui possède déjà un solide bagage technique.

La méthode des Circle Songs, qui consiste pour les chanteurs à interagir et à improviser alors qu'ils sont disposés en cercle, a été popularisée par le jazzman américain [Bobby McFerrin](#) (en concert le 12 juillet aux Suds) dont David Eskenazy découvrit « *le côté chamanique* » à l'adolescence. Désormais, il enseigne le placement juste et l'improvisation qui exige de se placer dans un état proche de la méditation : « *Pour que la voix se déploie, elle doit être ronde plutôt que fractionnée*, dit-il. *Ce qui signifie que le chanteur doit être dans le ressenti et pas dans l'agitation. Ce qui n'est pas forcément évident parce que l'improvisation, émotionnellement, ça souffle dans les voiles.* »

A chaque lieu son ambiance



Aussi diverses que soient les expressions, elles exigent toutes d'activer profondément la mécanique du chant. « *Le ventre, c'est le moteur, et la gorge, c'est le volant* », donne comme image Cristo Cortes, qui enseigne le *cante* flamenco. Réunie dans une salle de classe, la dizaine de stagiaires tente d'intégrer la leçon du jour, une *bulería de Utrera* dont les douze temps sont un casse-tête pour les novices. Né à Marseille et ayant grandi à Martigues dans une famille gitane, Cristo Cortes enseigne ce qu'il n'a jamais appris.

« *Je suis le dernier de neuf enfants et mon père de 90 ans continue de chanter tous les matins* », raconte-t-il pour expliquer que le chant lui a été inculqué par porosité familiale dans les mariages, baptêmes et anniversaires dès l'âge de 6 ans – il en a quarante-deux de plus. « *Bien chanter le flamenco quand on n'a pas baigné dedans, c'est compliqué sans être impossible. Mais si tu n'as pas un petit don que Dieu t'a envoyé d'en haut, je ne peux rien faire pour toi* », pose-t-il alors que pend, sur son torse, une médaille en or à l'effigie de Camarón de la Isla (1950-1992), le plus grand chanteur du genre.



D'un lieu à l'autre, changement d'ambiance. Les participants exécutent cette fois un exercice de qi gong avant de se plier à la discipline du shōmyō (littéralement, « voix sagesse »), un chant bouddhiste japonais dont la pratique est ininterrompue depuis le IXe siècle. Longtemps interprétée uniquement dans les temples lors des cérémonies, cette tradition a été présentée pour la première fois sur la scène du théâtre national, à Tokyo, en 1966.

Ayant découvert le shōmyō à cette occasion, Junko Ueda a convaincu un moine de lui enseigner sa technique, avant de vouloir la promouvoir à son tour : *« J'ai demandé à mon professeur l'autorisation de transmettre le shōmyō en dehors des temples, raconte-t-elle tenant un grimoire où sont consignés des sūtras bouddhiques. Il m'a répondu qu'il ne faut pas enseigner la musique mais le message, et qu'il me donnerait son feu vert quand je lui dirai de quel message il s'agit. J'ai réfléchi et j'ai compris que le mot-clé, c'est la respiration au moyen de laquelle nous sommes tous connectés. Je suis retourné voir mon professeur et il a acquiescé. »* Depuis 1995, Junko Ueda – installée à Grenade, en Espagne – demande à ses stagiaires d'écouter puis imiter ces récitations chorales chargées d'une intense spiritualité.

Perpétuer un patrimoine



La spiritualité intervient souvent dans le travail de Clotilde Rullaud, moitié du duo jazz Madeleine & Salomon. Chaque année, elle anime le stage « Chanter le monde » qui prolonge une approche de la voix théorisée par Martina A. Catella, s'appuyant sur des répertoires empruntés à des sociétés traditionnelles. *« Elle a dessiné une cartographie des zones de résonance corporelle à travers divers chants du monde, détaille Clotilde Rullaud. L'idée étant de découvrir sa propre voix dans le chant des autres. »*

Chaque culture impliquant des timbres particuliers, les vibrations du squelette – notre caisse de résonance – sont spécifiques à chacune. *« Tout le monde a le droit de vibrer, ça fait du bien »,* suggère la chanteuse à ses élèves qui expérimentent les effets sur leur corps du katajjaq, un chant de gorge inuit. Suivent des ronronnements, feulements, sifflements, puis les stagiaires engagent leur plancher pelvien tout en détendant leur diaphragme : *« Sentez-vous que le son part d'en bas et remonte le long de la colonne vertébrale pour s'accrocher dans le troisième œil ? »*



Quand elle était enfant à Terni, en Ombrie, Lucilla Galeazzi entendait les femmes chanter leur peine en sortant de l'usine de sacs de jute, où elles travaillaient douze heures par jour, et les hommes entonner des hymnes révolutionnaires quand la scierie voulait licencier les leaders ouvriers. Comme Giovanna Marini dont elle intégra le groupe en 1977, l'Italienne a collecté pendant toute sa carrière des chants traditionnels qu'elle a magnifiquement interprétés, tout en œuvrant à leur transmission : « *La plupart des jeunes sont attirés par les artistes télé et radio de leur âge. Mais j'en vois aussi arriver qui ont entendu les chants de leurs grands-parents et veulent perpétuer ce patrimoine.* »

A Arles, elle anime un stage intitulé « Chants d'Italie », une gageure au regard de la pluralité culturelle du pays. « *Je mélange tout, dit Lucilla Galeazzi. Mais pour chaque chanson je précise quel est son contexte social et politique, et dans quel dialecte elle est écrite. Sinon, ça n'a aucun sens. Du coup, le stage devient aussi une leçon d'histoire de l'Italie.* »



Manu Théron enseigne les polyphonies populaires des pays d'Oc sur le même ton que l'Italienne. Fondateur de Gacha Empega et Lo Còr de la Plana au moyen desquels il a inventé un chant choral enraciné dans les terres occitanes, lui aussi a doublé son activité par une mission de transmission, dès le milieu des années 1990. Cela passe par la traduction des textes et par l'explication de leur contexte, comme dans le cas de cette ancienne fable pastorale qui cache le drame de sa chanteuse dont le fiancé, parti pour la Première Guerre mondiale alors qu'elle était enceinte, est revenu pour en épouser une autre.

Ainsi informés, les stagiaires peuvent charger leur interprétation de l'intensité que l'histoire mérite. Parmi eux, beaucoup ont déjà chanté des polyphonies du monde entier et se satisfont de voyager. Mais Manu Théron est un militant : « *Ces chants, qui datent du XIIe au XIXe siècle, sont le récit du peuple occitan que la France a voulu éradiquer. Or, on ne combat pas un récit parce qu'il se transmet. C'est une victoire du merveilleux sur l'implacabilité du réel.* »

Les Suds, à Arles, jusqu'au 14 juillet. Les stages ne sont pas encore tous complets. www.suds-arles.com